

# "Une part de moi flotte je ne sais où" : Philippe Lançon raconte son année 2018



Philippe Lançon, au Cercle interallié à Paris, après avoir reçu le prix Femina pour "le Lambeau", le 5 novembre 2018. (CHRISTOPHE ARCHAMBAULT/AFP)

**Avec "le Lambeau", livre impossible et magnifique, Philippe Lançon a marqué, comme nul autre, l'année 2018. Celui qui se définit comme "un foutu bavard" la raconte ici.**

Par [Jérôme Garcin](#)

Publié le [30 décembre 2018 à 19h45](#)

**C'était le 27 mars dernier**, dans l'appartement parisien où Philippe Lançon, qui accordait ce jour-là [son premier entretien](#), vivait depuis vingt-cinq ans, et qu'il a quitté depuis, passant d'une rive à l'autre comme on traverse une frontière, sans se retourner. «*Pensez-vous qu'il faille vivre une tragédie pour écrire un grand livre ?*», avait-on demandé au rescapé défiguré du massacre de «Charlie Hebdo», le 7 janvier 2015. Avec sérénité, il nous avait répondu:

Ecrire sur ce que j'ai vécu était, une fois sorti du cycle chirurgical le plus intense, la seule manière de regrouper toutes mes forces.

Paru le 19 avril, « le Lambeau » a été un choc considérable. Ce n'était pas seulement le témoignage unique d'un homme de 51 ans ressuscité d'entre les morts, c'était aussi une grande œuvre d'art. «L'Enfer», de Dante, mais dans une prose à la beauté cristalline.

### [Philippe Lançon après "Charlie Hebdo" : "Mon corps entier s'est réfugié dans ma mâchoire"](#)

Bien que Philippe Lançon ait fait le choix de ne jamais apparaître à la télévision, de toujours rester en retrait, son livre a connu aussitôt un énorme succès, que l'été a augmenté et que l'automne a consacré, avec la double attribution du [prix Femina](#) et du [prix spécial Renaudot](#) (le tirage est, à ce jour, de 300.000 exemplaires). L'année du « Lambeau » est aussi celle où Philippe Lançon a perdu son père – «*J'avais failli mourir, il mourait*», a-t-il raconté, en novembre, [dans la «NRF»](#) – et où, dans un double passage de relais, il est devenu père, à son tour. Aujourd'hui, son bonheur est une idée neuve.

***Le succès du « Lambeau », c'est, pardon pour l'oxymore, la consécration d'une tragédie: comment l'avez-vous supportée?***

**Philippe Lançon.** Avec surprise, et très bien. J'ai l'impression, comme dans les westerns de mon enfance, que les gentils gagnent à la fin: le blessé et son entourage, le patient et ses soignants, celui qui écrit et ceux qui le lisent, bref, la chaîne des vivants, contre ceux qui voulaient et voudraient liquider tout ça, que ce soit au nom d'un paradis quelconque ou d'un avenir radieux. C'est une histoire douloureuse qui, momentanément en tout cas, finit bien pour certains, même si elle a mal fini pour d'autres, mes compagnons morts et leurs familles en particulier, et même si elle a lieu dans un monde qui semble tourner mal.

***Il vous a terriblement manqué, avez-vous dit, de pouvoir offrir «le Lambeau» à votre père, disparu alors que vous reveniez à la vie. Avez-vous pu vraiment lui dire, avant sa mort, ce que vous écriviez ?***

Il savait que j'écrivais ce livre et il a su que je l'avais fini. Je suis redescendu au bloc le 2 janvier 2018. J'ai achevé la relecture du dernier chapitre dans mon lit d'hôpital, à l'aube, en attendant d'y aller. De là, je suis retourné le surlendemain chez mes parents, pour être avec ma mère : mon père était descendu au bloc juste avant moi, dans un hôpital voisin du mien, et s'y trouvait encore. Il tentait de récupérer pendant que ma mère me préparait des soupes et des plats moulins. Quelques jours plus tard, je suis allé le chercher et je l'ai raccompagné chez eux.

### [Philippe Lançon : sa bouleversante lettre au père](#)

On dirait presque un vaudeville, «on entre, on sort, etc.», mais tout se passe dans des taxis conventionnés entre l'hôpital et la maison, avec la mort d'un côté, la mort de l'autre, en parenthèses bien serrées, bien fermes, et la vie entre les deux. Quarante-huit heures plus tard, mon père a fait un malaise et il est retourné à l'hôpital pour ne plus en sortir. Le dernier film que j'ai regardé chez lui et avec lui, la veille de ce retour définitif, est un excellent western, à la fois psychologique et politique, «l'Homme aux colts d'or», avec Henry Fonda et Anthony Quinn. C'est un western mélancolique sur l'amitié, l'amour et la justice.

**"Clôre à demi les paupières, c'est ce que j'ai fait quand les tueurs sont entrés..."**

***L'année que vous venez de vivre semble avoir fait de vous un autre homme. Vous avez quitté votre appartement, qui était si chargé de souvenirs, vous avez déménagé dans un nouveau quartier de Paris, et surtout vous êtes devenu en même temps orphelin de père et***

***père à votre tour: on croirait la suite naturelle et logique du «Lambeau». L'écrirez-vous un jour?***

Je ne sais pas et, aujourd'hui, je ne crois pas. Je fais une différence nette entre ce qui relève de l'intimité et ce qui relève de l'indiscrétion. Le modèle, ici, c'est Montaigne : tout est intime chez lui, mais rien n'est indiscret. Son naturel, sa culture et son génie font que cette intimité se détache de lui pour devenir celle de chaque lecteur. Je ne me compare évidemment pas à Montaigne, mais il y a quelques leçons à en tirer, et d'abord celle-ci, assez banale mais qui vaut d'être rappelée : pour être exposée, l'intimité exige du temps, un projet et une forme; elle exige donc, paradoxalement, de la discrétion sur tout ce qui n'entre pas dans ce projet et dans cette forme.

Plus le projet est lié à une expérience vécue, plus ce problème se pose. Et c'est la forme qui fait le tri. Entre le 7 janvier et le 13 novembre 2015, des événements petits ou grands ont eu lieu dans ma vie, qui ne figurent pas dans «le Lambeau», car ils n'auraient rien apporté au texte, sinon, justement, un ordinaire sentiment d'indiscrétion. Depuis, ma vie a plusieurs fois changé, mais, comme ces changements n'appartiennent à aucun texte, sinon à ceux que j'ai écrits dans «Charlie» et dans «la Nouvelle Revue française», je n'en parle pas.

Quoi qu'il fasse, l'art imagine et crée des formes à partir de la vie, mais il ne rivalise pas avec elle. Stevenson est pour moi convaincant sur ce point quand il écrit : *«La seule méthode de l'homme, qu'il pense ou qu'il crée, est de clore à demi les paupières pour se protéger de l'éblouissement et de la confusion de la réalité.»*

Clore à demi les paupières, c'est ce que j'ai fait quand les tueurs sont entrés, et c'est ce que j'ai de nouveau fait quand, bien plus tard, j'ai commencé à écrire. Au passage, cette phrase de Stevenson explique son prodigieux sens de la tension narrative. Comme j'aimerais pouvoir en bénéficier !

[Philippe Lançon, prix Femina 2018 : "On écrit avant tout pour les vivants, mais en pensant aux morts"](#)

***Pensez-vous que, pour aller jusqu'au bout de votre métamorphose, vous devez désormais travailler à un livre qui vous éloigne le plus possible du «Lambeau»?***

J'y pense évidemment, mais je n'en sais rien. J'ai écrit trois autres livres avant «le Lambeau», dont l'un sous pseudonyme. C'étaient des romans, même si leur base était plus ou moins autobiographique, et ils n'ont eu aucun succès. Ce sont mes vilains petits canards, tout écrivain connaît ça, il les chérit comme des enfants mal aimés, mal foutus, et il est inutile de s'en plaindre. Je ne suis peut-être pas fait pour écrire des romans. Je me sens intimidé par mon imagination. Jusqu'ici, je n'avais pas confiance dans les formes que je pourrais lui donner. Le journalisme y est sans doute pour quelque chose. On verra bien.

***Vous avez raconté, dans « Charlie », comment vous aviez pris la parole, en novembre, à la Salpêtrière. Pouvez-vous nous dire pourquoi cette soirée vous a tant marqué ?***

Parce que la plupart des gens du service où j'ai vécu entre janvier et avril 2015 étaient là, et que plusieurs d'entre eux sont devenus des personnages de mon livre. Ils venaient me saluer, parler avec moi, c'était chaleureux, et parfois je me suis demandé si je rêvais cette soirée, dans cette grande et magnifique chapelle, ou si c'était bien la réalité. Je vivais, en quelque sorte, le temps chirurgical retrouvé ; car l'expérience de l'hiver et du printemps 2015 a été suffisamment intense pour que quelques mois aient l'épaisseur et la résonance d'une vie, et même de plusieurs vies. La densité du temps vécu est tellement variable.

## **"J'ai l'impression de regarder un disparu"**

*En mars dernier, vous m'aviez dit que vous aviez «un regard de soignant sur (votre) propre visage» et vous ajoutiez: «Je ne me vois plus.» Comment, aujourd'hui, vous regardez-vous?*

Je continue à me regarder, avant tout, techniquement : je travaille, jour après jour, à redresser et assouplir ma lèvre, mon menton, les brides de mes cicatrices. Le plus curieux est que tous ces exercices ont, semble-t-il, conduit à une meilleure élocution: je reste un foutu bavard, mais je parle un peu plus lentement et j'articule mieux qu'avant 2015. C'est du moins ce qu'on me dit ; c'est peut-être pour me rassurer ou m'encourager. Mais ce à quoi je ressemble ne m'intéresse pas.

Si, en revanche, je regarde des photos de moi avant l'attentat, c'est assez simple : j'ai l'impression de regarder un disparu. La différence n'est pourtant pas si grande, vue du dehors ; du dedans, elle est paisiblement abyssale. J'ai une certaine tendresse pour ce disparu, malgré ses nombreux défauts, qui sont toujours les miens. Il porte mes souvenirs, et pourtant, ce n'est plus moi. Il ne savait pas ce qui allait lui tomber dessus ! Il se croyait malin, mais il était innocent.

[Philippe Lançon après "Charlie Hebdo" : "Mon corps entier s'est réfugié dans ma mâchoire"](#)

*Vous avez continué, depuis la sortie du «Lambeau», à exercer votre métier de critique dramatique, littéraire, artistique. Est-ce un exercice auquel vous vous astreignez, comme on se doit d'entretenir ses muscles, ou le faites-vous d'abord par plaisir, par envie, par curiosité?*

J'ai repris cette activité dès l'hôpital, en février 2015, et je ne l'ai depuis jamais interrompue. C'est mon métier depuis trente-deux ans, et donc une seconde nature. Il m'a tenu et redressé dans mon lit d'hôpital, comme une habitude et comme un rituel. Il continue. Mon ex-femme, Marilyn, disait en riant que j'étais un fonctionnaire de la plume. Elle avait raison: rien ne me plaît autant qu'une journée au bout de laquelle un article est achevé, et rien ne me plaît autant que de le découvrir, le lendemain, imprimé et bien mis en page, bien titré, entre de belles photos ou de beaux dessins, dans le journal. Et rien ne me déplaît autant que d'y découvrir des fautes, des coquilles, des maladresses que je n'avais pas vues et que l'imprimé révèle.

Je n'ai jamais aussi bien senti cette joie de l'article imprimé qu'à l'hôpital, quand le coursier de «Charlie» ou un ami de «Libération» m'apportaient des exemplaires de l'un ou l'autre journal. Je pouvais les donner aux infirmières, aux aides-soignantes, qui les faisaient circuler et qui parfois affichaient ma chronique hospitalière dans le poste de soin: ce support nous unissait, ou du moins il m'en donnait le sentiment. Par mon métier et par le papier, je restituais quelque chose de ce que le service hospitalier me donnait. C'est pourquoi, au fond, je n'aime pas la presse sur internet. Jusqu'à preuve du contraire, c'est un outil informe, qui laisse flotter les articles sur l'écran et qui, du même coup, pour moi en tout cas, les dévalue – les rend au gris de la stricte utilité. On perd beaucoup à détruire une forme au prétexte de mieux communiquer.

[Luz : "Je n'ai plus envie de dessiner les cons"](#)

## **"Le roman pourrait redevenir un genre mineur..."**

*Beaucoup rêvaient de vous voir couronné par le prix Goncourt, mais l'argument invoqué par ce jury : «"Le Lambeau" n'est pas une œuvre d'imagination» a été plus fort. Était-il, selon vous, recevable?*

Votre question n'est pas un cadeau ! D'une part, je n'ai aucune autorité pour dire ce qui est recevable ou pas. D'autre part, critiquer la décision des jurés Goncourt serait déplacé, surtout après avoir reçu le prix Femina, et d'autant plus que le roman primé, [«Leurs enfants après eux»](#), est paraît-il très bien : je ne l'ai pas lu, mais je vais le faire.

Prenons ça comme un petit problème théorique, en oubliant la question des prix. L'opposition entre ce qui relève de l'imagination – ils voulaient dire, je pense, la fiction – et ce qui n'en relève pas, c'est un vieux débat, à mon avis un peu poussiéreux. Il ne faut pas oublier que le roman a longtemps été un genre mineur, et qu'il pourrait bien le redevenir.

Stevenson, encore lui, a dit pour moi l'essentiel voilà un siècle dans un article où il répondait à Henry James, qui affirmait que l'art *«rivalise avec la vie»*. Pourquoi devons-nous à propos d'un récit, écrit-il, *«(...) ajouter fictionnel? La raison en paraît évidente. Mais la raison de ne pas le faire, si elle semble plus absconse, ne manque pas non plus de poids. En fait, l'art du récit est le même, qu'il s'applique au choix et à l'illustration d'une suite d'événements, réels ou imaginaires. La "Vie de Samuel Johnson" de Boswell (œuvre d'un art consommé, inimitable) doit sa réussite aux mêmes techniques que (disons) "Tom Jones" : la conception claire de certains traits caractéristiques de la nature humaine, le choix et la présentation de certains événements plutôt que d'autres, l'invention (je dis bien l'invention) et le maintien d'un certain ton dans le dialogue.»*

#### [Réponse de Philippe Lançon au jury du prix du RomanNews](#)

Il écrit que des historiens comme Tacite ou Michelet ont été plus inventifs et plus libres, dans leurs récits, dans leurs techniques, que ne l'est un romancier. Celui-ci, en les lisant, *«découvrira alors que lui qui est libre – lui qui a le droit d'inventer et de voler un événement, lui qui a le droit plus précieux encore d'en omettre – est fréquemment vaincu, et laisse, malgré tous ses avantages, une impression de vérité et de passion moins forte»*. Que ce constat ait été fait par un maître de la fiction n'est pas anodin. Je crois qu'il explique l'évolution d'une bonne partie de la littérature contemporaine.

***L'incroyable, mais très légitime, succès du «Lambeau» vous accompagne, vous porte depuis neuf mois, et, si j'ose dire, vous dédommage de tout ce que vous avez souffert. Craignez-vous cependant le retour à la vie réelle, plus ombrée?***

Je me répète : comme le dit Stevenson, la vie ne rivalise pas avec l'art. Une part de moi est retournée depuis longtemps dans ce que vous appelez la vie réelle. Une autre part est restée ailleurs, je ne sais où, et elle y flotte. Et une troisième part écrit, sans doute pour chercher à réunir les deux autres. Je doute qu'elle y parvienne, mais l'important est qu'elle le fasse.

**Propos recueillis par Jérôme Garcin**

**Le Lambeau**, par Philippe Lançon,  
Gallimard, 512 p., 21 euros.

**Paru dans "L'OBS" du 20 décembre 2018.**